

La vapeur du passé

1. Mon ami Sergueï, le Sibérien¹

Rethymnon, Crète, juin 199..

Sergueï ! Il faut que je parle d'abord de lui, ce dingue. La première fois que je le vis, il était attablé, entouré d'une troupe de courtisanes et courtisans à l'une de ces petites terrasses qui font le charme du petit port de Rethymnon ou Rethymna si l'on veut.

Il dominait de sa voix de stentor tous les convives qui n'en plaçaient pas une. En fait, nul ne peut empêcher Sergueï de discourir à propos de tout et de rien.

Un mélange sibérien de Katsimbalis et de Taubelman, pour celles et ceux qui ont lu Miller et Déon. Immense.

Un regard pétillant de malice qui éclaire d'intelligence un visage couvert pour moitié d'une barbe de Viking ou de Pope. Je n'arrivais plus à me concentrer sur la magnifique langouste que m'avait servie mon vieil ami – je n'invente rien quant à son prénom – Adonis.

J'écoutais Sergueï. Comme tout le monde. Ses débordements sonores, ses histoires incroyables. Tous les occupants des petites tables bancales étaient fascinés par le personnage débordant de vitalité, machine à produire des mots se bousculant comme les flots déchaînés d'un torrent de montagne à la joyeuse époque de la fonte des neiges. Une tornade. Un ouragan de paroles accompagnées de force gestes explicatifs, le tout entrecoupé comme il se doit de toasts à tous propos.

Il y avait d'ailleurs à cette table un va-et-vient peu commun de serveurs remplaçant les bouteilles vides par d'autres flacons pleins de ce vin crétois bon mais lourd dont j'ai oublié le nom.

Bref, mon petit port de charme, d'ordinaire si tranquille était ce soir-là à la fois victime et théâtre d'un raz-de-marée du verbe fort, du rire tonitruant, des discours endiablés et des poèmes tristes comme une steppe en hiver ou d'un humour irrésistible d'un clown de l'Arbad, de mon futur ami, Sergueï Nicolaïevitch Souvarine, écrivain, dramaturge, acteur, cinéaste, poète, journaliste, aventurier, grand buveur, baroudeur, épicurien et homme célèbre.

Sergueï, ce soir-là comme à chaque moment de son existence mordait dans la vie à pleines dents et se donnait corps et âme à ses coups de cœur.

Il menait depuis toujours ses activités, quelles qu'elles fussent au pas de charge, lancé comme un cavalier de Joachim Murat, bien qu'on l'eût plutôt imaginé, s'il avait vécu à l'époque, servir sous les ordres d'un Bagration ou d'un Mikhaïl Koutousov...

Nous étions descendus dans le même petit hôtel – inconnu des touristes – au cœur de la vieille ville, caché derrière sa grille de fer forgé peinte en bleu, son petit jardin odorant où se bousculent jasmins, daphnés et hibiscus. Pas de néon de mauvais goût, pas même une plaque portant un nom. Il fallait connaître. Je suis un habitué depuis que mon grand-oncle le comte Vadim² m'y emmenait quand j'étais enfant. Madame Penelope Apostolou dirigeait seule, avec sa fille – je n'invente toujours rien quant à son prénom – Aphrodite, la maison « à la baguette » comme elle aimait à le répéter dans son gréco-français comique.

Nous sommes rentrés ce soir-là en même temps, Sergueï et moi, lui passablement éméché, moi de mauvaise humeur car j'étais toujours sans nouvelles de notre représentant sur place.

– Alors, misérable petit Occidental, on épie les orateurs à table ? me cria t-il avec son accent inimitable, me lançant au visage une forte odeur d'anis et de vin rouge.

¹ Ce passage où j'évoque mon ami Sergueï Souvarine pour une raison bien précise par rapport au livre traité, fait partie d'un roman à paraître et je demanderai donc de ne pas le reproduire. Le roman s'intitulera *Les Portes de Zanzibar*, il est déposé et enregistré, n'a rien à voir avec Bob Morane et ... cherche un éditeur...

² Rassurez-vous, je n'ai pas hérité de son titre, ni de sa fortune lapidée par le bougre dans les casinos sélects... Mais il a bien vécu le brave homme et j'en suis heureux pour lui.

- Monsieur, lui dis-je, quand on parle pour que le port vous écoute, il est malvenu ensuite de reprocher leur attention aux auditeurs. J’ai par ailleurs beaucoup apprécié certaines de vos déclamations...
- Journaliste ? Tu me fais penser à mon vieil ami Guennady Belianov³
- À mes heures. Peintre amateur aussi, j’expose. J’écris également des romans et des contes mais qui eux ne s’exposent pas aux vitrines des libraires, faute d’éditeur...
- Tu me plais, misérable petit Occidental. N’aurais-tu plus un fond d’ouzo dans ta chambre ?

Nous y avons passé la nuit. Sur une table de ma chambre, Sergueï tomba sur *Les Géants de la Taïga* et *La Vapeur du Passé*. Il y en avait un troisième que j’adore et dont je parlerai un jour mais ce sont ces deux romans dits « sibériens » qui l’intéressaient. En plus, il les avait lus, tous les deux.

- Pourquoi ceux-là, me demanda t-il ?
- J’aime les endroits évoqués, les personnages aussi.
- Tu sais que ce sont des romans. La Sibérie c’est encore autre chose.
- Oui, mais ce sont de bonnes histoires écrites par Henri Vernes.
- Tu ne le sais pas mais je connais un professeur Illevitch ?
- Homme ou femme ?
- Homme. Le meilleur des hommes...

Et le voilà parti, me racontant la vie du professeur Boris Illevitch, le lac Baïkal, Irkoutsk, la steppe, les petits peuples de Sibérie⁴, leurs croyances, les ressources de ce vaste pays que je devais visiter en sa compagnie un jour etc... Nous nous sommes souvent revus depuis et j’ai vécu pas mal d’aventures en compagnie de ce dingue de

Sergueï. J’en raconte une partie dans *Les Portes de Zanzibar*... à paraître, un jour...

Mais surtout, quand ma bouteille d’ouzo fut vide, et qu’il ait fait un sort à mon raki de mûres, ce soir-là, il regagna sa chambre en emportant mes deux Henri Vernes...

- Je vais les relire une fois encore, me dit-il. Je te les rendrai dans la semaine.

Inutile de mentionner que j’ai dû les racheter... parce qu’ils sont partis en Sibérie...

2. Bob Morane et Bill Ballantine et la brume verte...

« *Les ailes de l’avion tranchaient comme des lames dans la chair bleue de la nuit. L’appareil survolait les vastes steppes sibériennes, entrecoupées de collines en direction de l’est et, pour l’instant, on franchissait les vallées sauvages de Toungousie, dont on ne distinguait cependant rien à cause des ténèbres qui noyaient tout, confondaient le ciel et la terre en un même inconnu.* »

p. 5⁵

Bob Morane et Bill Ballantine voyagent en Sibérie à la fois pour y écrire un papier destiné à *Reflets* mais aussi pour leur propre plaisir. Au moment où débute cette aventure, ils se dirigent vers Irkoutsk, à bord d’un appareil prêté par l’Armée de l’Air soviétique (nous sommes en 1963) piloté par le Lieutenant Obrowsky. Les deux amis comptent partir des rives du lac Baïkal pour rayonner et réaliser leur reportage.

À noter que lors de son premier voyage en Sibérie, rapporté dans l’excellent *Les Géants de la Taïga*⁶, Bob en provenance du Japon avait d’abord franchi la mer d’Okhotsk avant de poursuivre son voyage à bord d’un autre avion soviétique, piloté celui-là par le Capitaine Fedor Sobiensky pour gagner Jakoutsk.

On est un peu étonné à la lecture de ces deux romans par la générosité de l’Armée de l’air de

³ c’est donc Sergueï qui m’avait inspiré le pseudo de Guennady Belianov par lequel j’avais signé l’étude de *Trafic aux Caraïbes* dans *Reflets* n° 74...

⁴ Voir chronique des *Géants de la Taïga* dans *Reflets* n°75

⁵ Les paragraphes et pages cités correspondent à la version originale MJ n° 258, 1963 by Editions Gérard et C°, Verviers. C’était l’époque où Pierre Joubert s’inspirait de Claude Titre pour dessiner Bob Morane. Belle couverture avec un Bob visiblement tourmenté. En quatrième de couverture une photo de Claude Titre et Billy Kearns à l’époque des films-TV.

⁶ MJ n° 130, 1958 chez le même éditeur. Aventure chroniquée dans *Reflets* n°75

l'U.R.S.S. à l'époque à l'égard du *franzousky poutiechestvenik*⁷....

Pour en revenir à notre histoire, il se passe quand même de drôles de choses dans la région. L'avion poursuit sa route plein est quand le pilote attire l'attention de ses passagers sur un phénomène aussi inhabituel qu'étonnant sinon effrayant :

« (...) *Assez loin encore devant l'appareil glissait une sorte de nébulosité verte, vaguement lumineuse, nappe d'apparence gazeuse qui flottait dans la nuit tel un gigantesque flocon d'ouate teintée.* » p. 7

Obrowsky ne peut éviter cette nappe et doit faire traverser cette étrange nébulosité par son avion. Mais les surprises sont loin d'être terminées :

« *Devant l'avion quelque chose de noir venait d'apparaître. Une sorte de monstrueuse ombre chinoise ailée qui, soudain, fondit sur l'appareil dont les occupants eurent tout juste le temps de distinguer de larges ailes malhabiles et la silhouette d'une gueule ou d'un bec grand ouvert (...)* L'avion reçut une énorme gifle, vibra dans toutes ses membrures, s'inclina sur le côté. On entendit sur ses flancs comme un grattement de griffes, un raclement de dents qui tentaient de mordre. Une nouvelle gifle, lourde comme l'assaut d'une bourrasque, puis plus rien... » pp. 8 - 9

On aurait dit une chauve-souris gigantesque aux ailes membraneuses. Bob pensait même à un monstrueux lézard volant mais il préférait s'abstenir de mentionner cette idée tellement extravagante...

L'appareil étant évidemment endommagé, c'est alors l'écrasement inévitable dans de telles conditions. Si Bob et Bill s'en tirent relativement indemnes, il n'en va hélas pas de même pour le pauvre Obrowsky, tué net, la nuque brisée dans l'accident. Henri Vernes écrit alors cette belle phrase :

« *Obrowsky était un être d'élite, pour*

lequel ni les nationalités ni les races ne comptent, mais la seule valeur humaine. »

p. 13

C'était je le répète en 1963. Quand on observe, que l'on écoute, ce qui se dit, ce qu'il se passe autour de nous, dans le monde ouvert à toutes les dérives dans lequel nous vivons aujourd'hui, les choses et les mentalités ont malheureusement bien changé...

Qu'était donc cet oiseau ou chiroptère ou lézard volant géant qui avait carrément assailli l'appareil piloté par le Russe ?

Pour Bill, et il n'a pas tort, nos amis évoluent en pleine fantasmagorie. Mystère.

Un petit réconfort, si s'en est bien un, dans ce désastre : juste avant la catastrophe qui avait vu l'appareil tomber, une lueur fantomatique s'était un moment manifestée au sol. Peut-être y avait-il là des gens qui pourraient aider les deux rescapés... ou peut-être s'agissait-il d'une nouvelle menace ?

À leur réveil, à l'aube du matin suivant, les deux amis éprouvèrent en plus une sensation très étrange, comme un malaise, de l'inquiétude... Et si le décor en général est propre à la région, il y a autre chose :

« (...) *ce n'était pas ce décor (...) qui retenait l'attention de Bob Morane et de Bill Ballantine, mais cette brume verte qui, ici, avait la couleur pâle du jade, là, celle plus soutenue, plus profonde, de la malachite. Elle stagnait à un mètre du sol, comblant les creux (...) jamais assez épaisse pour masquer les détails, demeurant presque transparente. Par endroits, elle s'élevait au-dessus du sol, en d'étranges volutes. Morane avait beau regarder au loin. Partout, cette vapeur verte était présente. On eut dit qu'elle avait occupé le pays tout entier.* » p. 19

Et si cette brume et le nuage à l'origine du crash de la veille avaient la même origine ? Et puis il y a autre chose encore et c'est Bill qui en fait la juste remarque :

« *c'était juste après la traversée du nuage que le volatile géant s'est précipité sur l'appareil, un peu comme s'il y avait là*

⁷ on peut traduire par *le voyageur français*

cause à effet... » p. 20

Après avoir donné une sépulture décente à l'infortuné Obrowsky et s'être équipés de ce qu'ils purent trouver dans les restes de l'avion, les deux amis entreprennent de retrouver l'endroit d'où émanait la veille la petite lueur.

Ils découvrent une forteresse en ruines entourée de toutes sortes de petits édifices :

« Il y avait là des quadrilatères de pierre, dont beaucoup s'élevaient à peine de quelques dizaines de centimètres (...) des escaliers ruinés, qui ne menaient nulle part, des entablements qui, peut-être avaient servi de base à des temples ou des palais... Sur tout cela, la désolation régnait (...) un oubli millénaire. » p. 22

Tout cela ne devait effectivement pas être bien agréable ni très gai avec en plus cette mystérieuse et persistante vapeur verte...

C'était pourtant bien de ce lieu sinistre que devait provenir la lueur nocturne car un village de tentes, modernes celles-là, avoisine les ruines, village quelque peu masqué lui aussi par cette brume omniprésente.

Un camp militaire peut-être ou plus probablement une base scientifique.

« Le campement des archéologues russes était installé au cœur de cette cité morte, dont on ne connaissait pas l'origine exacte. L'expédition se composait de six spécialistes de l'Université de Moscou et de quelques techniciens. » p. 23

Le chef de l'expédition s'appelle Sonia Illevitch.

Un nom que semble apprécier Henri Vernes car il y a quelques Illevitch dans les aventures « russo-sibériennes » imaginées par l'auteur : Nikita Illevitch, le « fabricant de mammoths » est présent dans *Les Géants de la Taïga* tandis que la blonde Natacha Illevitch est une héroïne de la bande dessinée *Le Réveil de Mamantu*. Et voici Sonia, la fille de Nikita peut-être et la sœur éventuelle de Natacha.

Comme toujours, l'auteur nous informe que Sonia n'est pas n'importe qui *sa beauté n'excluant pas la science*. (p. 24).

Elle se trouve sur place avec son équipe pour découvrir les secrets de la cité ancienne, avec l'aide d'une tribu toungouse voisine qui les avait aidé à mettre à jour certains monuments intéressants.

Tout de suite, nos amis sympathisent avec les membres de l'expédition surtout Bill qui, en compagnie des cinq confrères de l'archéologue, puise allégrement dans la provision de Vodka de l'expédition. *Nazdarovie ! Boutzdarov !*

Lorsque Bob quant à lui raconte à Sonia les événements tragiques vécus en compagnie de feu le Lieutenant Obrowsky, Sonia reconnaît qu'il se passe sur place bien des choses étranges depuis quelques heures à peine.

D'abord, la brume verte... inconnue dans la région où la brume quand il y en a est comme partout ailleurs, pas de cette couleur. Le brouillard qui semble lui coller aux collines depuis la fin de la nuit est tout aussi inhabituel.

Le chimiste de l'équipe, Stanislas Zokoyan, a tenté d'analyser ces substances :

« J'y ai décelé très peu de vapeur d'eau, du phosphore et un gaz dont les propriétés m'ont paru assez semblables à celles du sélénium, et aussi des traces de corps transuraniens⁸, sans doute d'origine naturelle. J'ai relevé également quelques traces d'autres corps, mais sans pouvoir les identifier avec précision. » p. 25

Autre élément important à relever : dès la chute de la vapeur verte, les Toungouses qui aident aux travaux ont paru effrayés et ont regagné immédiatement leur village. D'après Sonia :

« (...) Ce sont des êtres fort superstitieux. Il y avait un sorcier parmi eux. Il a dit que cette brume était l'haleine des Girrits et ils sont tous partis, terrorisés. » p. 27

Girrits ?

⁸ se dit de tout élément de nombre atomique supérieur à celui de l'uranium (92). Les éléments transuraniens (americium, neptunium, plutonium, etc...) instables, radioactifs, sont obtenus à partir de noyaux lourds par capture de particules (définition reprise au Petit Robert).

« J'ai toujours été fascinée par les anciennes civilisation d'Asie centrale (...) et c'est pour cette raison que j'ai terminé mes études à l'Université d'Irkoutsk. Là, des ethnographes m'ont parlé des Girrits, sorte de démons issus du shamanisme et auxquels croient les Iakoutes et les Toungouses (...) Les Girrits seraient des morts en sursis, que les sorciers shamanes tireraient de leurs tombes pour en faire des esclaves, les aider à accomplir leurs noirs desseins. Ce seraient des êtres redoutables, doués d'une force extraordinaire, et quasi invulnérables. » pp. 26 – 27

Un peu comme les Zombis d'Haïti⁹...

Sonia prétend qu'il existe des preuves de l'existence des Girrits qui seraient plutôt des vivants soumis à la volonté des shamanes à l'aide de l'une ou l'autre substance qui a aussi pour effet de les rendre plus forts, cruels et surtout, sans peur.

À ce moment du récit, les archéologues en étaient là : les Toungouses terrifiés avaient fui le chantier abandonnant le travail en cours, la brume verte rendait l'environnement plus que lugubre et Bob et Bill leur étaient arrivés après un grave accident d'avion, provoqué par un phénomène d'épouvante, qui avait fait perdre la vie à leur compatriote pilote.

Si les indigènes ne revenaient pas, l'équipe n'aurait pas d'autre choix que celui de plier bagage ce qui serait dommage car la cité ancienne devait receler encore bien des secrets à découvrir...

« (...) Il est certain que ces vieilles pierres datent d'une époque jusqu'à laquelle ne remontent pas les souvenirs de l'humanité. Même les Toungouses n'ont aucune tradition à leur sujet... Pourtant, les découvertes que nous avons faites ici sont assez sensationnelles pour combler d'émerveillement les plus exigeants des chercheurs. Elles nous ont même permis de donner un nom à cette cité : Dinosaurgrad... » p. 28

Parmi les ruines s'élève un dôme gigantesque

indubitablement fruit du travail de l'homme. Les archéologues ont découvert sous ce dôme un véritable labyrinthe dont une galerie mène à une sorte de temple souterrain.

Tout le parcours est marqué à la chaux à chaque croisement tant les risques de voir un visiteur imprudent se perdre sont importants. À la suite de Sonia et de deux de ses collègues, Morane et Ballantine entreprennent la visite des lieux, rendue peu agréable par la présence obsédante de la vapeur verte, même dans les galeries sans que ce soit pour autant un effet de courant d'air. Et puis :

« (...) une chose intriguait Morane : la régularité des mouvements de la brume mystérieuse. Malgré lui, il ne pouvait s'empêcher de les comparer aux battements d'un cœur. » p. 34

Le chemin que suit le petit groupe aboutit à une vaste salle « vaste nef, aux dimensions de cathédrale. » Page 35, Henri Vernes décrit cette nef de la manière suivante :

« La salle (...) mesurait peut-être deux cents mètres de long sur cent de large. Quant à sa voûte, elle était si haute que, même en braquant les puissantes lampes électriques vers le haut, c'était à peine si l'on pouvait distinguer les détails. Tout le fond de la vaste nef était occupée par un escalier monumental, haut de vingt mètres environ et au sommet duquel se dressait un grand autel de pierre orné de hauts-reliefs représentant des combats de dragons. Un peu partout (...) les anciens bâtisseurs avaient sculpté des créatures fantastiques allant de l'hydre à la chimère mais cela suivant un bestiaire, une mythologie particulière... »

Le plus surprenant dans tout cela est que le sanctuaire est occupé par une douzaine de squelettes de dinosaures : des sauropodes, dinosauriens herbivores du Jurassique selon Sonia, des restes de brontosaurus d'après son collègue Kiklich.

Tous ces ossements ont été – par qui ? – traités par une matière spéciale, sorte de vernis qui leur ont assuré de la dureté et les ont ainsi préservés de la destruction opérée par le temps. De plus, les os sont attachés entre eux par des charnières de platine. Il ne fait pas de doute que ceux qui par le

⁹ Lire (entre-autre) *Les Zombis ou le Secret des Morts-vivants* par Henri Vernes, Grasset 1957 (sous son nom C.-H Dewisme) et re-publié, signé Henri Vernes en 2004 par les Editions Ananké s.p.r.l . (les origines de Bob Morane – 2)

passé rendaient un culte à ces vestiges possédaient déjà des techniques pour le moins avancées.

Le groupe en est là de ses réflexions et échanges de vues quand tous sont alors pris d'un malaise étrange, comme si les uns et les autres étaient sur le point de perdre connaissance.

Il faut absolument regagner l'air libre qu'ils atteignent avec un certain soulagement. Au dehors, pourtant, l'un des savants devait faire une constatation ennuyeuse :

« On dirait que la vapeur a encore monté, dit-il. Tantôt elle battait leurs chevilles ou, au plus, leurs mollets. A présent, elle leur venait aux genoux... Et toujours ces incompréhensibles pulsations, alors qu'aucune brise ne soufflait... » pp. 40-41

Pour pimenter le tout, ajoutons que de derrière les collines entourant la cité morte, les tambours toungouses battaient avec un rythme changeant passant de la lenteur à la frénésie...

La vapeur verte, les squelettes de dinosaures, les sensations d'évanouissement, la peur et la fuite vers l'extérieur et maintenant les sections rythmiques toungouses, tout cela après l'attaque de leur avion par un, allez osons.... UFA (*unidentified flying animal*)...

Il y a là de quoi alerter les sens aigus de nos deux coureurs d'aventures, perdus en pleine Sibérie....

Bill n'a pas d'état d'âme : ce sont bel et bien des tambours de guerre. Sonia, par contre, estime qu'il y a trop longtemps que les Toungouses ne sont plus ces guerriers redoutables et dangereux... Bob pense que l'archéologue pêche par optimisme :

« Bill a raison (...) Si ces tambours ne battent pas pour la guerre, ils doivent présider à une fête rituelle, qui, certainement, n'a rien de bien pacifique. Nous les avons entendus battre ainsi chez les Jivaros de l'Équateur, chez les Papous et chez les Dayaks coupeurs de tête. Ils indiquent la colère... ou la peur... » p. 42

Il est inutile de se morfondre sur place sans savoir. La décision est donc prise d'aller voir, sans aucune arme, de quoi il retourne exactement au

village toungouse.

En chemin, Bob comme Bill peuvent voir d'autres squelettes de dinosauriens fort complets mais il ne s'agit pas seulement là d'herbivores : il y a aussi des carnivores dont plusieurs tyrannosaures, animaux effrayants même réduits à l'état d'ossements !

La petite troupe arrive à la sortie du défilé qu'elle suivait quand soudain une longue forme claire, se détachant bien sur le vert de la vapeur ambiante, fait son apparition sur la droite.

On aurait dit un grand chien, doté d'une queue touffue, basse et au pelage tout blanc. Quand il vit la femme et les hommes, il hésita durant quelques instants, reculant tout en faisant face au groupe, ce qui permit à ce dernier de voir ses yeux couleurs de rubis et il disparut.

Sonia est paniquée. Le ton de sa voix ne trompe pas quand elle déclare qu'il s'agit-là d'un dondo.

Dondo ?

Un loup blanc ou albinos pour Bob. Rien d'autre.

Pour Sonia, au contraire, c'est un shaman maudit, atteint de lycanthropie et en rencontrer un est un mauvais présage... tout au moins c'est ce que prétendent les Toungouses, les Iakoutes et tout ce que la Sibérie compte de populations fétichistes.

Je me demande ce qu'en pensaient les *starets*, ces prédicateurs un peu fous qui sillonnaient la Sibérie dans tous les sens à une époque.

« Morane ne (...) fit pas de commentaires. Il se souvenait de la pâleur qui avait envahi les traits de Sonia Illevitch quand celle-ci avait prononcé ce mot de dondo et il se rappela qu'elle avait affirmé être d'ascendance toungouse « serait-elle superstitieuse ? se demanda t-il, les vieilles légendes ancestrales auraient-elles encore prise sur elle ? » p. 45

Le village toungouse regroupe à première vue plusieurs centaines d'âmes. Et les tambours y battent de plus en plus fort. Et, tout comme dans le temple souterrain, la vapeur verte monte à nouveau le long des jambes...

« Quand Bob Morane, Bill Ballantine, Sonia Illevitch et les deux collaborateurs de cette dernière pénétrèrent sur la place centrale du village (...) tous les hommes, au nombre d'une centaine, y étaient réunis autour d'un sorcier. Vêtu d'une peau de loup et qui agitait une sorte de hochet fait d'un long bâton autour duquel cliquetaient des chapelets de dents de loup. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, à la face ridée et brune, dans laquelle de petits yeux bridés et noirs brillaient tels des éclats de marcassite. Le crâne d'une des peaux de loups lui servait de coiffure, lui conférant une double physionomie, à la fois humaine et bestiale. » pp. 46-47

Bref, un personnage tout ce qu'il y a de sympa... Il s'agit de Vii, à la fois chef de la tribu et grand shamane. Évidemment, l'entretien se passe mal, Vii veut voir les étrangers partir en dépit de leur ancienne amitié. Tout cela parce que le brouillard vert s'est levé et qu'un dondo est passé près du village. Pour calmer le jeu, Bob propose à Vii de débarrasser la région du dondo. Mais le shamane est intraitable.

« L'étranger ne tuera pas le dondo ! s'exclama le shamane. Peau de dondo à l'épreuve balles... Il se jettera sur étranger et mordra. Alors étranger deviendra aussi un dondo. » p. 48

Disant cela, il ajoute une menace :

« Le malheur est sur les Toungouses, et pour éviter de périr, ils ont fait appel aux esprits de la nuit. Les Girrits détruiront ceux qui, en violant le refuge des dieux souterrains, ont appelé la malédiction sur la contrée... » p. 48

On ne peut être plus clair vis-à-vis de Sonia, de son équipe, de Bob et de Bill. Pourtant Sonia a quand même le courage de dire à Vii que les Girrits n'existent pas, déclenchant ainsi une nouvelle colère du sorcier au hochet qui fait se lever une partie des hommes assis autour de lui.

« Tout d'abord, ces hommes avaient échappé à l'attention des quatre compagnons de Sonia Illevitch qui n'avaient vu en eux que des Toungouses comme les autres. Pourtant, quand ils se

dressèrent, on vit qu'ils étaient différents. Non seulement, ils avaient des mouvements d'automates mais, sur leurs faces camuses, se lisait une profonde hébétude. Visiblement ces hommes n'étaient pas dans leur état normal. » p. 49

Ces hommes sont manifestement drogués. Mais ce n'est que quand la substance qui leur a été administrée fait son effet de manière complète qu'ils montrent ce qu'a fait d'eux ce bandit de Vii, car on peut penser sans se tromper que c'est lui qui a préparé ces Girrits.

« (...) lentement, les hommes drogués s'animaient. Leurs mouvements se faisaient plus souples et des tics secouaient leurs membres et leurs faces, tandis que leurs yeux se mettaient à briller d'une cruauté inouïe. Parfois, les lèvres de l'un d'eux se retroussaient sur des dents pointues – « des vraies dents de loups », songea Bob – et, de sa poitrine montait un grondement de bête féroce. » pp. 49-50

Jamais vu des types pareils lors de mes voyages avec Sergueï, mais cela c'est une réflexion personnelle...

Pour Bob et ses compagnons, il est temps de battre en retraite, d'autant plus que nos amis se sont rendus au campement des Toungouses désarmés.

Ils ont cependant l'intelligence d'emmener ce mauvais bougre de Vii en otage, que Bill embarque par la nuque sans aucun effort. Les Toungouses, Girrits ou non, ne semblent pas poursuivre le groupe et à l'arrivée au camp de base de l'expédition, le gremlin est relâché, ce qui ne l'empêche pas de proférer quantités de menaces à l'égard de l'équipe.

Retranchés, armés, nos amis ne peuvent que se préparer à l'attaque des Toungouses/Girrits. Une attaque qui se fait attendre en dépit du bruit que continuent à faire les tambours au village. Sans doute, les assaillants préfèrent-ils la nuit.

« Bob (...) ne disait mot. S'il ne craignait pas outre mesure les Girrits, il ne pouvait s'empêcher de nourrir une certaine anxiété à l'égard de la brume verte. Il était certain que le malaise que ses compagnons et lui avaient ressenti, le matin même, dans le

temple souterrain, elle en était la cause. A l'air libre, ses effets ne se faisaient sans doute pas sentir mais il était possible qu'elle les empoisonnât lentement par ses émanations » p. 54

Quoi qu'il en soit, il ne fait aucun doute que c'est cette vapeur verte qui est cause de tous ces évènements qui frappent la région et les hommes qui y vivent.

Non seulement elle est à l'origine de l'accident d'avion et des malaises ressentis par les voyageurs et leurs compagnons mais aussi de la folie meurtrière de Vii, de la terreur manifestée par les Toungouses, de la mise en condition des Girrits, de la peur provoquée par le dondo...

Un fait à souligner. Aussitôt que Bob et Bill, partis en reconnaissance pour surveiller les agissements des Toungouses, se mirent à gravir une colline, le malaise provoqué par la vapeur du passé eut tendance à disparaître...

« Tout en montant, Bob Morane ne put s'empêcher de faire une étrange constatation. En dépit des difficultés que présentait le terrain, il se sentait plus alerte que dans la vallée, plus lucide aussi. Jusqu'alors il n'avait pas remarqué une certaine lourdeur dans les membres, un léger manque de lucidité (...) qu'il aurait d'ailleurs pu mettre sur le compte de la fatigue. A présent, seul le contraste lui en procurait la notion . » p. 56

La vapeur ne couvre pas les flancs de la colline, comme l'écrit Henri Vernes juste après le passage cité, elle intoxique lentement et s'étend sur les plaines, les plateaux et au fond des vallées.

Pour en revenir au village de Vii, rien ne semblait avoir changé. Les villageois sont toujours réunis autour de leur chef et les tambours continuent à se faire entendre.

Mais question quand même : tous les Girrits se trouvent-ils encore sur place ? De plus des hommes des villages voisins rejoignent celui de Vii, attirés par les tambours... pour devenir, tout au moins certains d'entre eux, d'autres Girrits.

C'est une véritable armée qui se regroupe. Et, tout occupé qu'il est à surveiller tous ces mouvements, Bob distrait ne voit pas venir

l'attaque de trois Girrits auxquels il tente d'échapper sans grand succès.

« Normalement, Morane, rompu qu'il était à toutes les techniques de combat corps à corps, aurait été capable de triompher de ses adversaires. Pourtant, ceux-ci n'étaient plus des hommes, mais des brutes primitives, aux forces décuplées et animées par le seul désir de tuer. » p. 62

Le salut vient de son bon vieux Bill qui veillait au grain. Mais il était moins une cette fois.

De retour au campement, Bob doit bien reconnaître que les Girrits sont des adversaires redoutables et que l'affaire qui s'annonce ne sera pas aidée. D'autant plus que le volume de la vapeur à l'origine de tous ces débordement prend de l'ampleur. Bob résume la manière dont il perçoit les choses à l'équipe de Sonia :

« (...) C'est cette saleté verte qui est la cause de tout le mal. Ses émanations, directement imperceptibles, doivent déclencher un processus de terreur qui pousse les Toungouses à l'autodéfense. Contre qui ?... Ils n'ont personne d'autre à combattre que vous, et l'excuse est vite trouvée. Vous avez violé le temple souterrain, déclenchant ainsi l'action des forces mauvaises. Une seule solution pour que tout rentre dans l'ordre : vous tuer – et Bill et moi-même également bien entendu. Deux vies de plus sacrifiées en l'honneur des mauvais esprits ne pourraient évidemment que contribuer à apaiser ceux-ci. » p. 67

Bob est également persuadé que la vapeur agit sur Bill, l'équipe et lui également puisque lorsqu'il est monté sur la colline, il ne ressentait plus la même lourdeur qu'à nouveau il ressent, tout comme Bill. Il dit lui même :

« (...) et je ne puis repousser l'impression que, très lentement, une autre personnalité se substitue à la mienne... » p. 67

Les archéologues ressentent eux aussi les mêmes symptômes. La meilleure solution est de quitter l'endroit.

Hélas, les autorités d'Irkoutsk, contactées par radio, ne disposent pas d'avion assez gros pour

transporter tout le monde, ni d'hélicoptère au rayon d'action suffisant. Il faudra attendre une section de secours qui viendra par la route et qui risque bien d'arriver trop tard.

Soudain, les tambours se sont tus et les Girrits passent à l'attaque sous les encouragements véhéments de Vii. Des hommes transformés par les shamanes, qui n'ont plus rien d'humain, des machines à tuer.

De plus ils sont armés de longs coutelas, presque des sabres. Le premier assaut est cependant repoussé, non sans mal, et Sonia profite du retrait des assaillants pour tenter d'inciter une fois encore Vii à cesser les hostilités, lui faisant remarquer que les troupes du gouvernement arrivent...

Mais le vieux fou (enfin vieux, on nous a dit au début qu'il avait la cinquantaine, encore un gamin, quoi) refuse d'écouter car pour lui le temps des Girrits est revenu. Point barre. Je ne sais pas comment traduire point barre en russe, il faudra que je demande à Sergueï.

Au cours du combat, un Girrit touché deux fois par balle par Bob a malgré tout continué sur sa lancée avant de tomber. La drogue des shamanes fait donc vraiment des surhommes de ces malheureux.

« Sans doute s'agit-il d'une composition dans laquelle entre un champignon hallucinogène, du genre amanite. Certains de ces champignons ont pour effet de décupler les forces physiques...(...) cela expliquerait l'énorme énergie que déploient les Girrits, et aussi leur vitalité. Ajoutez à cela l'influence de la vapeur verte, si elle en a une... » p. 77

Une explication qui en vaut une autre mais tient la route.

Mais la position des assiégés demeure précaire. Ils ne pourront y résister à une attaque massive. Tous se retranchent donc dans le temple, sur l'autel, espérant que les secours arriveront à temps et que les effets néfastes de la vapeur verte ne se feront pas trop sentir.

Menés par Vii, les Girrits assiègent les réfugiés, les attaquent sans succès, se replient mais reviennent chargés de fagots destinés à brûler et

enfumer leurs ennemis.

Et nous arrivons au chapitre 9, que j'engage le lecteur à (re) lire de la page 93 à la page 95 : Bob et les autres vivent un vertigineux voyage dans le temps, en rêve... et constatent que la vapeur verte disparaît, absorbée par les squelettes des dinosaures rangés dans le temple...

L'incroyable se produit : au départ des squelettes les dinosaures se reconstruisent : os, nerfs, veines, cœurs, viscères, chairs, ...

« Autour des squelettes, les muscles avaient achevé de s'enchevêtrer. (...) Puis une peau squameuse, aux dures écailles rondes et aux reflets verdâtres recouvrit le tout, acheva l'incompréhensible processus de rénovation. » p. 97

Les Girrits ne se sont aperçu de rien. Mais les brontosaurus ont repris vie. Et ils bougent de plus en plus. Tandis que les Girrits, ignorants le phénomène, entassent leurs fagots contre la muraille du fond, les brontosaurus revivent, les têtes tournent, les queues battent...

« – Attention !

– L'appel fut étouffé par un barrissement strident. Dans un sursaut prodigieux, secouant une immobilité millénaire, un des dinosaures s'était dressé sur ses pattes épaisses comme des piliers de cathédrales. Sa queue balaya les dalles et sa tête triangulaire se pointa, au bout du long cou musculeux, tel un gigantesque fer de lance. » p. 103

Cette fois, les Toungouses/Girrits ont vu eux aussi et ils fuient dans tous les sens poursuivis par les dinosaures en furie qui cherchent leur chemin à travers les galeries dont certaines sont bien trop petites pour leur laisser le passage...

Si Morane et ses amis ont échappé à l'assaut des monstres ressuscités, ils ne le doivent qu'à la présence de leurs puissants projecteurs électriques.

Mais, néanmoins, comme le dit si bien Sonia, il faut trouver une explication à tout cela, il doit bien en exister une. Il faut qu'il en existe une... Bob avance une idée :

« Il nous faut supposer (...) que la vapeur verte est faite de particules de matière galactique qui, inlassablement, errent à

travers l'espace, suivant une route elliptique, toujours à peu près semblable, comme les comètes. Jadis, il y a des millions d'années de cela, alors que les dinosauriens hantaient encore la planète, la vapeur atteignit cette région. Sans doute était-elle douée d'une nocivité plus forte qu'actuellement, mais également du pouvoir de capter l'énergie vitale des êtres. C'est en captant cette énergie qu'elle tua tous les dinosaures, pour continuer ensuite, chargée de cette énergie vitale comme une pile est chargée d'électricité, sa course à travers les espaces interstellaires. Cette course dura des millions d'années et, voilà deux jours, la vapeur revint baigner la Terre, à peu près au même endroit que jadis, pour restituer, par un processus inverse, l'élément vital dont elle s'était imprégnée dans un passé lointain. C'est ainsi que nous avons pu assister à la résurrection des dinosaures... » pp. 105-106

Même chose pour le volatile qui a attaqué l'avion et causé la mort du pauvre Obrowsky, la vapeur devait avoir redonné vie à un reptile volant, ptéranodon ou autre.

Il n'y avait donc rien de fantasmagorique ni de magique dans tout cela. Bien qu'intérieurement, Bob se dit que son explication est quelque peu... fantaisiste, même si elle a pour qualité de rassurer tout le monde...

Reste quand même un danger : si les dinosaures ne peuvent s'échapper en raison de l'étroitesse des galeries, ils vont certainement revenir dans le temple et ils sont tenaillés par la faim. On a beau être herbivore, quand on a l'estomac vide...

Et puis, les Girrits, dans leur folie, doivent attendre dehors. Il n'y a pourtant pas d'autre solution, il faut sortir du temple. Et vite.

« Ce fut seulement quand ils s'engagèrent à travers le labyrinthe que Bob Morane, Bill Ballantine et les six savants russes devaient se rendre compte combien la présence des dinosaures dans les galeries pouvait être horrifiante. Leurs cris (...) leur parvenaient amplifiés par les vastes corridors qui formaient caisses de résonance, multipliés aussi par les échos. Ce n'était plus une

douzaine de brontosaures qui erraient là, autour d'eux, mais cinquante, cent, des centaines de brontosaures. » p. 109

Bob et Bill poussent une reconnaissance vers l'extérieur pour, s'ils n'aperçoivent aucun Girrit, constater que la vapeur verte – la vapeur du passé comme dit Bill – a encore monté et est à hauteur d'homme, avec tous les dangers pour ceux-ci que cela sous-entend.

De retour auprès de leurs compagnons, tous décident de sortir quand même des souterrains et de se réfugier au sommet de la forteresse en ruines, sommet qui doit encore être épargné par la brume. Là, en espérant que la vapeur ne monte pas, il restera à espérer l'arrivée des secours.

Tout en luttant au mieux contre les effets nocifs qui découlent de la respiration de la vapeur verte, le groupe allait atteindre la forteresse quand un groupe de Toungouses, non Girrits, conduit par un chef du nom de Taï, connu des archéologues vient à leur rencontre. D'après Taï, les Girrits sont tombés dans un sommeil profond et comme ce fou de Vii voulait les transformer eux en autres Girrits, ils ont préféré fuir le village.

« Il est probable, tenta d'expliquer Morane, que la drogue des Shamanes a cessé de produire son effet, auquel une longue torpeur succède. Je crois que nous pouvons faire confiance à ces gens... » p. 118

Selon les dires de Taï, les Girrits sont dorénavant tout à fait inoffensifs, ils vont dormir. Et tout le monde se réfugie donc au sommet de la tour de la cité morte. Henri Vernes nous gratifie ici d'un de ces beaux paragraphes descriptifs (mon dada, je l'admets) dont il a le secret :

« Du haut de cette terrasse, on dominait la masse, semblable à une mer calme, de la Vapeur du Passé, et il était étrange de voir, en dessous, les dernières lueurs du crépuscule tourner au vert, tandis que dans le ciel, elles étaient toutes d'or et de feu. Rapidement ces couleurs moururent, pour se fondre dans le velours bleu, de plus en plus profond de la nuit. C'est alors que, venant du défilé un cri déchira le silence. Un cri sauvage, vibrant, lancé par un gosier de géant, et qui faisait songer au barrissement de l'éléphant : l'appel du

dinosaure. » p. 119

L'un des animaux ressuscités enfermés dans le labyrinthe a-t-il réussi à en sortir ? Ou les squelettes du défilé se sont-ils eux aussi matérialisés ?

Pourtant, pour l'un des archéologues il n'existe dans les souterrains aucun passage par où un animal de la taille d'un brontosauve puisse se faufiler...

Et puis, si les animaux qui circulent dans les galeries sont des herbivores, les cris entendus à l'extérieur semblent d'une toute autre origine :

« (...) si le barrissement que nous venons d'entendre rappelle fort celui des brontosauves, il en est cependant légèrement différent, surtout dans le ton. Plus agressif, plus féroce. Il doit avoir été poussé par un animal carnivore (...) »
p. 122

Il faut se rendre compte. Sonia et Bob partent donc en reconnaissance, prenant la précaution de se munir au campement des chercheurs, d'une provision de cartouches de dynamite...

Bien leur en prend, car c'est à un véritable tyrannosaure qu'ils sont confrontés et une cartouche de dynamite bien lancée leur permet de fuir et de rentrer au refuge.

Et donc, les animaux dont les squelettes gisaient hors des souterrains sont bien de retour eux aussi ! Mais il était dit que comme toujours quelque chose allait venir tout changer à nouveau, dans le bon sens cette fois :

« Au moment où tout semblait désespéré, où un monde à la fois nouveau et ancien – de toute façon lourd de périls et de terreurs – se tissait (...) au moment où déjà ils prenaient des mesures pour y survivre en attendant l'arrivée des secours, si ceux-ci arrivaient jamais, le vent se leva. Venu du fond des steppes, chargé de toute la force des solitudes, il descendit le flanc des collines, s'insinua en trombes dans les vallées, explosa en rafales au fond des ravins, entraînant avec lui le sable qu'il soulevait au passage, la pierre qu'il effritait sous sa gigantesque râpe. » p. 131

Et le miracle se produit. La brume verte, la Vapeur du Passé, disparaît, les dinosaures retournent à leur ancien état, les Girrits sont calmés. Seul Vii continue à proférer des menaces jusqu'au moment où :

*« Du sommet de la colline et descendant rapidement vers Vii, une forme blanche se détachait. Il s'agissait d'un quadrupède à longue queue, en lequel tous les assistants reconnurent un loup blanc.
– Le dondo ! s'étaient exclamé les Toungouses. »* p. 137

Et c'est à ce chenapan de Vii qu'il en veut.

Plus tard nos amis apercevront, chose inhabituelle, deux dondos, alors que l'animal vit plutôt en solitaire. Et si Vii, rattrapé, mordu était devenu lui aussi un dondo... Il l'aurait bien mérité en tous cas.

Pour nos amis l'heure du bilan a sonné. Cette histoire est-elle réelle ? N'ont-ils pas cru voir tous ces événements – les Girrits mis à part, bien vivants eux – comme se déroulant tel un film, drogués, intoxiqués par les émanations de la brume verte... Personne ne pourra le dire.

Les secours ramèneront Bob et Bill et les archéologues poursuivront leurs travaux dans la sérénité.

Un jour peut-être, Bob passera par Moscou pour revoir Sonia...

4. Conclusion

Un très bon roman que j'aime beaucoup. Je l'ai d'ailleurs beaucoup étudié ici. Du mystère, du fantastique, une histoire improbable, la Sibérie de mon vieux Sergueï et un Bob Morane hyper actif comme dans tous ces romans anciens...

5. Et le revoilà ce sacré Sergueï...

Après avoir écrit cette petite chronique, j'eus envie d'en parler à mon vieil ami. Je n'utilise que rarement mon portable mais le téléphone cellulaire à cela de bien qu'il permet de joindre le porteur d'un appareil similaire pratiquement partout. Et comme Sergueï a toujours la bougeotte...

- Salut, vieux pirate
- Guennady Belianov ! Mon misérable petit

ami occidental! Comment ça va, vieux rêveur ?

- Je viens d'écrire une chronique pour *Reflets* consacrée à *La Vapeur du Passé*, tu sais un de mes deux Bob Morane que tu trimalles partout.
- J'espère que tu m'en enverras une copie. Tu parles de la Sibérie en long et en large au moins dans ton article ?
- Je parle surtout de l'histoire racontée par Henri Vernes, de la brume verte, des Tougouses, du dando, des dinosaures, des Girrits...
- Et rien de ce que tu connais de mon admirable pays ?
- Tu sais, il y a aussi une question de place et *Reflets* n'est ni Geo ni le National Geographic. Où es-tu en ce moment ?
- Chez Mme Apostolou à Rethymnon. Tu devrais venir m'y rejoindre d'autant que je suis en excellente compagnie...
- Avec qui ?
- Tu te souviens de ton ami D. avec qui tu avais fait les quatre cents coups à San Francisco en 1968 ?
- D. est avec toi ? D. mon espéré éditeur ?
- Eh oui, petit misérable occidental et il va éditer mon livre où je raconte nos petites historiettes, voyages et aventures.
- D. va t'éditer en russe ?
- Et en français.
- Et il n'a pas encore accepté mes *Portes de Zanzibar*
- Non, mais tu n'es pas et ne sera jamais Sergueï Nicolievitch Souvarine...
- Mouais. Et tu vas l'appeler comment ce bouquin ?
- *Les Brouillards colorés du Lac Baïkal*... Cela fera un petit hommage à ton cher Henri Vernes. Alors, tu viens en

Crète ? Madame Pénélope et Aphrodite te réclament, tout comme ton restaurateur, Adonis et ses superbes langoustes.

- Je pars pour Roscoff en Bretagne pour mon exposition prochainement.
- Je viendrai voir si tu as fait des progrès, petit misérable peintre occidental... On boira du cidre et du Pommeau. À propos, dans ton analyse, tu me dis que tu parles des dandos et des Girrits ...
- oui, c'est une grosse partie du sujet du livre...
- Tu es fou. Les Girrits et les dandos existent. Tu vas faire fuir les touristes intéressés par la Sibérie, misérable petit occidental. Si Vladimir t'entendait !

- Sacré Sergueï.

Ceci dit, ce serait quand même bien que D. édite aussi mon point de vue quant à cet ours sibérien qui me fera toujours rire...

Les Brouillards colorés du Lac Baïkal... ou les frasques d'un duo improbable... Il fallait oser quand même.

Guy Bonnardeaux